POÉSIES

DE

Henri-Charles Read

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

ALPHONSE L

23-31, PASSA

M D

U d'/of OTTAWA
39003002461985

POÉSIES

DE

Henri-Charles Read

Tous droits réservés.

POÉSIES

DE

Henri-Charles Read

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCVII

BIBLIOTHECA

PA
2[illegible]
[illegible]
1897

A LA MÉMOIRE

DE

HENRI-CHARLES READ

CELUI *qui fit ces vers est mort à dix-neuf ans.*
— Tel l'amandier précoce, au début du printemps,
Meurt pour une neige qui tombe. —
Il ne reste de lui que ce bouquet glané,
Et d'une main pieuse, ainsi qu'un frère aîné,
Je viens le poser sur sa tombe.

En lisant ses doux vers, qu'ils l'aient ou non connu,
Tous seront attendris par leur charme ingénu,
Par leur grâce simple et naïve,
Et, devinant quel homme eût été cet enfant,
Ils se demanderont pourquoi le sort défend
Qu'un tel être prospère et vive;

Pourquoi tant de charmants espoirs ont succombé;
Pourquoi sur le chemin on trouve un nid tombé;
Pourquoi le vent brise l'arbuste;
Pourquoi l'Artiste, un jour, laisse là, sans regret,
Une ébauche où déjà le chef-d'œuvre apparaît,
Et pourquoi le Ciel est injuste!

Mais devant ce jeune homme au sépulcre enfermé,
Moi qui vieillis, je dis à ceux qui l'ont aimé
Ou qui l'aimeront par son livre :
Heureux qui n'a vécu qu'un jour, en floréal!
Heureux qui meurt, tout jeune, avec son idéal!
Dieu lui fait grâce et le délivre.

Car vivre, c'est souffrir. Quels maux n'eût pas soufferts
Le cœur ardent et bon qui s'épanche en ces vers ?
Il portait la marque fatale.
L'Art, le Bonheur, l'Amour à ses yeux avaient lui ;
Il n'a pas eu le temps de voir fuir devant lui
Tous ces mirages de Tantale.

D'ailleurs, que savons-nous ? Hommes, courbons nos fronts !
Au delà du tombeau vers lequel nous courons
Siège une immuable justice ;
Et nous saurons un jour qu'il est essentiel
Que l'âme d'un poète enfant remonte au ciel
Pour que le soleil resplendisse !

Décembre 1878.

FRANÇOIS COPPÉE

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Le jeune homme — j'allais dire l'enfant — qui a écrit ces vers, avait à peine dix-neuf ans quand la mort vint l'arracher à l'affection de tous ceux qui l'entouraient, à l'avenir qui s'ouvrait devant lui, à tout ce que la vie enfin peut donner et promettre. Né à Paris le 24 août 1857, mort en quelques jours, à Paris, d'une fièvre cérébrale, le 2 décembre 1876, Henri-

Charles Read était français avec un nom étranger, et aussi français d'âme et d'esprit qu'on peut l'être, — je dirais aussi parisien, si le mot dans ces derniers temps n'avait été flétri de telle manière qu'il me répugne presque de l'employer. C'est dans Paris et de Paris que ce jeune esprit a vécu, c'est à ce mobile et vivant spectacle qui développe et affine de bonne heure les intelligences que la sienne s'était formée, sans s'étioler pourtant, ce qui est le danger de cette grande serre chaude. Mais, contre ce danger, Henri-Charles Read avait deux préservatifs : d'abord une certaine netteté d'esprit presque scientifique dans sa précision, qui lui venait peut-être de son grand-père, l'éminent géologue Cordier, — et puis surtout la grande honnêteté de la vie de famille. Rien n'était charmant et touchant comme de voir ce grand et beau jeune homme passant sa vie dans la paix profonde de cet intérieur dont il faisait la

joie, resté enfant auprès de sa mère et de sa sœur, confidentes de ses moindres pensées, et partageant avec elles toutes ses admirations, toutes ses émotions de jeune poète.

C'est là, dans ce milieu d'intime et tendre affection qu'il composa ses premiers vers. Un jour il vint me les dire, et je fus bien profondément touché de cette marque de confiance et d'amitié dont le souvenir m'a engagé à écrire ces quelques lignes. Je le vois encore m'apportant son manuscrit, le déroulant avec un certain embarras et débutant d'une voix un peu hésitante d'abord, puis s'animant, s'échauffant bientôt à sa lecture même, à ce souffle idéal qu'il avait mis et sentait vibrer dans ses vers. Cette lecture et ces poésies me frappèrent vivement : ce n'était point là le cahier banal de chaque élève de rhétorique. Il y avait dans ces premiers essais une originalité de la pensée, une délicatesse du sentiment, un souci de la forme

bien rares chez un aussi jeune homme. Ces qualités, le lecteur les retrouvera aisément en parcourant ce petit recueil. Je citerai, par exemple, la pièce commençant ainsi :

Je crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense...

et dont les quelques vers suffiraient au besoin pour prouver que Henri-Charles Read était poète. Poète artiste, poète amoureux de son art, s'exerçant à toutes ses ressources. Qu'il s'agisse de peindre un sentiment ou d'exprimer une pensée, c'est dans le choix déjà raffiné des épithètes, c'est dans la coupe variée du vers qu'il trouve l'expression cherchée. Il possède les premiers secrets de cet art infini qui consiste à donner aux mots leur valeur par la place qu'ils occupent, art de tout point comparable à celui du peintre, qui crée la couleur par le contraste savant des voisinages.

Aussi comme il comprend, comme il aime ses maîtres et ses devanciers dans cet art : les très grands comme Baudelaire, et les très délicats comme Sully Prudhomme! Cette admiration se trahit par des imitations fréquentes : imitations, non pas copies. D'ailleurs la personnalité du jeune poète y perce déjà, et dans ces réminiscences d'un art grandiosement dépravé ou savamment raffiné, la droiture de ce cœur de vingt ans et sa profonde virginité s'entrevoient.

Pauvre cher enfant disparu! Il me semble que je le vois, que je l'entends encore, que je sens encore sa main dans la mienne! Mais bientôt d'ailleurs nous irons tous le rejoindre. Quelques mois, quelques années! Qu'est cela! Et dans la grave paix du tombeau nos yeux s'ouvriront sans doute à quelque lumière nouvelle, et nous saurons alors pourquoi les enfants meurent avant d'avoir vécu, et pourquoi les fleurs se fanent avant de fleurir.

Pensée de la mort, pensée consolante et qui soutient au milieu des dégoûts et des tristesses de cette vie; qui met une sourdine à nos gaietés passagères, mais aussi un tempérament à nos plus profondes douleurs.

Paris, Mai 1878.

PAUL HAAG

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

Les années ont passé, les fleurs ont eu le temps de se faner et les arbustes de grandir autour de la tombe du poète, et en relisant aujourd'hui ces vers dépouillés de l'impression poignante que le voisinage de la Mort leur communiquait, je me sens pénétré du grand sentiment de jeunesse et de fraîcheur qui les anime.

J'ai déjà trop dit ce que j'en pensais au point de vue du talent littéraire qui s'y révèle pour vouloir y revenir encore. Mais ce qui me frappe surtout à présent, ce n'est pas la virtuosité extraordinaire de l'enfant qui les a écrits, ce n'est pas l'originalité de sentiment de certaines pièces déjà si personnelles, ce n'est pas non plus ce frisson singulier qui semble passer comme un funèbre pressentiment à travers leurs rimes juvéniles, non! c'est l'impression de la vie, je ne sais quelle lumineuse clarté, cette qualité enfin si rare, si difficile à définir, et qui fait dire en parlant d'un tableau de maître : il y a de l'air dans cette toile.

Oui! il y a de l'air dans ces vers ; rien de terne, rien de gris, rien de conventionnel! Un souffle vivant y circule, et leurs tristesses mêmes ont quelque chose de si jeune qu'elles font involontairement songer à des images printanières : ce sont des tristesses d'Avril. — Et comme ces timides flo-

raisons d'Avril qui nous apportent déjà le printemps tout entier dans leurs promesses, de même ces poésies de la dix-huitième année nous disent déjà ce qu'eût été l'œuvre du poète qu'elles annonçaient.

Comme je la sens, comme je la devine, cette œuvre dont la mort a brutalement entravé l'éclosion, combien elle eût pu être grande et relevante au milieu de l'abaissement de notre idéal! Mais aussi quels douloureux regrets nous éprouvons devant ce livre arrêté à ses premiers feuillets, devant « ce monument interrompu, plus triste qu'une « ruine ».

Regrets pour nous, non pour le poète; car sa route, lumineuse pour les autres, est d'ordinaire sombre et douloureuse pour lui-même. Ne le plaignons donc pas, celui qui est parti en plein rêve, en pleine croyance. La mort l'a enlevé à temps aux amertumes, aux défaillances, à toutes les banque-

routes de la vie. Et puis, comme pour nous dédommager des livres que l'homme mûr eût écrits plus tard, il semble qu'elle ait ennobli cette œuvre de l'enfant par l'étrange sérénité qu'elle répand sur tout ce qu'elle touche. N'est-ce pas le cas de dire avec d'Aurevilly, ce grand poète lui aussi : « La « mort venue en pleine jeunesse, charme sur « charme! Le charme de la mort qui embellit « tout, et qui ajoute au charme de la gloire ac- « quise le charme inouï de la gloire qu'on pouvait « acquérir et l'inexprimable beauté du regret! »

Août 1886.

P. H.

Poésies

SONNET

AU LECTEUR

Ces vers ne sont pas faits pour les esprits pratiques,
Amoureux d'action et de réalités,
Qui, ne comprenant rien aux sublimes beautés,
Dès qu'il s'agit de vers commencent leurs critiques.

Je ne m'adresse ici qu'aux âmes poétiques,
Qui, dédaignant la vie et ses banalités,
N'ont jamais demandé leurs calmes voluptés
Qu'aux suaves douceurs des splendeurs esthétiques!

C'est pour vous que je chante, ô paisibles rêveurs,
Vous qui savez trouver de si fortes saveurs
Aux songes ignorés des froides multitudes;

Vous qui n'avez besoin, pour vous rendre joyeux,
Que d'une vision charmant vos solitudes,
D'un rayon d'idéal venant frapper vos yeux!

PRIMAVERA

VIENS! aujourd'hui l'hiver a fini ses ravages;
La neige, ruisselante encore au sein des fleurs,
Goutte à goutte, à regret, laisse tomber ses pleurs;
Les oiseaux de leurs chants emplissent les bocages.

Viens! partout on entend de langoureux ramages;
Les sureaux nous envoient leurs parfums enchanteurs;
Les bourgeons, exhalant leurs ardentes senteurs,
Ne craignent plus les vents et leurs fureurs sauvages.

Un doux soleil se joue aux branches des ormeaux,
Et jette un pâle éclat sur les jeunes rameaux;
Pas un souffle dans l'air : le printemps va renaître!

La nature aujourd'hui respire le bonheur :
Viens! car déjà l'amour envahit tout mon être;
Viens! tu vas ramener le printemps dans mon cœur.

Avril 1874.

CHALEUR DE JUILLET

A CHARLES DESFONTAINES

Les jours longs et brûlants de Juillet sont venus.
Les jeunes villageois, aux bras forts et charnus,
Agacent dans les champs les filles aux seins nus
Qui jasent, l'air alerte et la mine éveillée.
Ruisselants de sueur, de fatigue accablés,
Les moissonneurs se sont étendus dans les blés.
Les bœufs, près de la mare en groupe rassemblés,
S'abreuvent lentement dans l'onde ensoleillée.

Le village est désert, brûlant, silencieux :
Les jeunes sont aux champs tout le jour, et les vieux
Fuient la lourde chaleur en s'enfermant chez eux.
Nul souffle : le zéphyr retient sa fraîche haleine;
Les oiseaux somnolents ont cessé leurs chansons;
Tout se tait. Geais, moineaux, alouettes, pinsons,
Merles, rendus muets, dorment dans les buissons.
Et le Soleil domine en roi toute la plaine!

Bientôt les travailleurs vont revenir des champs,
Abrégeant les longueurs du chemin par leurs chants:
Moissonneurs et bergers, faneuses, jeunes gens,
Au dernier rang, enfin, les filles babillardes.
Et le soir, quand la Lune, à l'œil terne et blafard,
Sur le Soleil mourant jettera son regard,
Nous verrons, au son dur du violon criard,
Danser le chœur joyeux des grasses campagnardes.

AU CIMETIÈRE

Déja l'automne arrive avec ses sombres jours,
Ses heures de tristesse et ses feuilles jaunies;
Elle est bien loin, déjà, la saison des amours!
Ses charmes sont éteints, et ses grâces ternies.

Un vent sec et froid pleure à travers les tombeaux;
Le soleil est voilé par une brume grise;
On n'entend que le cri d'angoisse des corbeaux
Et le gémissement sinistre de la bise.

C'est là que je viens seul, par ma douleur guidé;
Car cette solitude a pour moi bien des charmes :
Le sol triste et fangeux paraît avoir gardé

L'empreinte, humide encor, de ce fleuve de larmes,
De regrets douloureux et d'éternels remords,
Qu'ont versé les vivants sur la cité des morts.

A L'AUBE

Sur son char rapide, la Nuit
S'envole, triste et blanchissante,
Et chaque étoile pâlissante
Dans les cieux en tremblant la suit.

Le Jour paraît; le léger bruit
D'une brise rafraîchissante
Vient saluer l'Aube naissante
Et le Soleil levant qui luit.

Déjà la rougissante Aurore,
Craintive et nuageuse encore,
Revêt les maisons d'alentour

D'une teinte pure et vermeille,
Et semble promettre un beau jour
A la cité qui se réveille.

CHANT DU FUMEUR

A ÉMILE SALONE

J'AIME à fumer la pipe en hiver, près du feu,
Le soir, quand au dehors la tempête résonne;
La pluie et le fracas des vents m'importent peu,
Quand ma pipe est fumante, et quand ma main tisonne!

J'aime la cigarette au printemps, quand les fleurs
S'entr'ouvrent le matin aux baisers de l'aurore,
Quand chantent les oiseaux, quand la rosée en pleurs
Tombe sur les bourgeons et les vient faire éclore!

J'aime encore à fumer le cigare en été,
Quand les rayons ardents du soleil étincellent,
Et répandent sur moi, tout plein de volupté,
La joyeuse chaleur qu'en leur sein ils recèlent!

Quand l'automne est venu, tout démoralisé
J'aime indifféremment cigares, cigarettes,
Ou pipes; car l'automne est l'époque où, blasé,
L'homme a vu s'envoler ses passions secrètes!

SONNET

Nous étions seuls tous deux, sur un bon canapé,
— Je dis seuls, car X... ronflait d'une manière
A faire croire un ours au fond de sa tanière, —
Et de te contempler j'étais tout occupé!

J'avais entre mes mains un livre doux et tendre,
Ce Musset, ce poète adoré des amants;
Mais moi le lisant mal, et toi loin de l'entendre,
Nous nous laissions aller à des rêves charmants!

Je te voyais si belle et si pleine de grâce
Que je restais, les yeux attachés à ta face,
Tandis que tu fermais les tiens nonchalamment;

Bientôt, m'enhardissant, j'approchai, je l'avoue,
Et j'osai déposer un baiser sur ta joue...
Mais, hélas! tu dormais, et bien profondément!

SÉLÉNISME

Une nuit, malheureux amant, la mort au cœur,
Je marchais triste et seul sur le bord de la dune
Quand je vis, réjouie et blafarde, la Lune,
Qui me narguait d'un air ricanant et vainqueur.

Rayonnante, au milieu des étoiles en chœur,
Rieuse, elle planait sur l'immensité brune,
Et, projetant sur moi sa lueur importune,
Elle me contemplait de son grand œil moqueur.

Sur les rampes du ciel mollement accoudée,
Comme une veuve, belle encor, quoique fardée,
D'un air si provocant, d'un œil si langoureux,

Elle me regardait, la jaune enchanteresse,
Que j'en suis devenu follement amoureux.
Depuis ce temps, la Lune est ma seule maîtresse.

AMOUR D'OUTRE-TOMBE

Quand au froid tombeau je serai couché,
Quand je dormirai sous la froide terre,
Je ne pourrai pas, triste et solitaire,
De toi bien longtemps rester détaché!

Par mes pleurs, bientôt, Dieu sera touché :
Sur son ordre un ange, au blanc cimetière,
Viendra te porter sous la sombre pierre
Où reposera mon corps desséché.

Là, seuls et joyeux, nous vivrons ensemble :
Dans un doux mystère, à l'ombre du tremble,
L'amour à jamais nous réunira;

Nous vivrons heureux, morts pour tout le monde,
Sans peur des vivants; et le ver immonde
Dans notre bonheur nous respectera!

SONNET

HIER, quand je vous ai quittée,
Dans un coin, Jeanne, vous pleuriez;
La larme à l'œil vous soupiriez,
En faisant la persécutée.

Hélas! triste et désappointée
Pour des espoirs contrariés,
Est-ce que déjà vous seriez
De l'existence dégoûtée?

A quoi bon passer votre temps
Et perdre vos meilleurs instants
A rêver quelque mariage ?

A pleurer toujours, vos beaux yeux
Deviendront si fort ennuyeux
Que vous ne plairez plus, je gage !

ORIENTALE

A LÉON OSTROWSKI

C'EST lui! son œil brillant lance des étincelles;
La terre tremble sous ses pas.
Son burnous aux longs plis flotte comme des ailes,
Comme les ailes du Trépas.

Cent fois aux ennemis il offre sa poitrine;
Mais la mort ne veut pas de lui;
Et dès que son cheval entre dans la ravine,
Déjà les ennemis ont fui!

Qu'il est beau, quand, suivi de ses guerriers rapides,
Il galope le sabre au poing,
Versant ses cavaliers, ses Maures intrépides,
Sur l'ennemi qui fuit au loin!

Il faut le voir voler sur le champ de bataille,
Avec son cheval écumant,
Superbe, dominant tout de sa haute taille :
Le combat est son élément.

De la sombre couleur sa veste blanche est teinte,
Rouge du sang qu'il a versé;
Et longtemps, bien longtemps, le sol garde l'empreinte
Du noir sillon qu'il a tracé.

Son courage s'accroît lorsque s'accroît le nombre
Des ennemis et le danger.
Le soleil, quand il passe, est voilé par son ombre.
C'est le fier sultan de Tanger!

LA PIPE ET LA FEMME

On a dit, paraît-il, de toute antiquité,
Qu'un malheur est toujours d'un malheur escorté.
C'est un bien vieux proverbe, et qui, pour être antique
Et répété cent fois, n'est pas moins véridique.

La preuve, hier encor, m'en vint : j'avais cassé
Ma pipe, et contre moi furieux, courroucé,
Je déplorais mon sort, quand j'appris que la femme
A qui j'avais donné tout mon cœur et ma flamme,
Avait démérité de cet amour si pur.
J'en doutai tout d'abord ; mais le fait était sûr.

En y réfléchissant me vint cette pensée
Qu'une femme perdue, une pipe cassée,
Ce n'étaient vraiment pas des malheurs sérieux,
Et qu'on pouvait fort bien les réparer tous deux.
Aussi ne fus-je pas longtemps inconsolable,
Car bientôt, en ouvrant le tiroir d'une table,
J'y découvre une pipe, oubliée autrefois,
Quand d'une autre — en écume, hélas ! — j'avais fait choix !

Le même jour, je fis rencontre d'une fille
Qui m'avait plu jadis pour sa mine gentille,
Que j'avais adorée au moins pendant six mois,
Et que j'avais quittée un beau soir, en sournois,
Pour celle qui venait de trahir ma tendresse.
A lui rendre mon cœur, aussitôt, je m'empresse :
Elle m'avait gardé son amour, par hasard ;
Et, trop heureux, je lui rends le mien sans retard.

Or, mon ancienne pipe et ma vieille maîtresse
Rétablirent le calme en mon âme en détresse.

PORTRAIT

A L...

Pourquoi ces yeux distraits, ô blonde jeune fille?
Et pourquoi, pour un rien, ton visage effaré
Prend-il subitement un grand air égaré,
Comme un oiseau que trouble un pas sous la charmille?

Déjà de l'avenir as-tu désespéré?
Que crains-tu, pour que même au milieu du quadrille
De nul éclat joyeux ta prunelle ne brille?
Par quel souci ton cœur est-il donc dévoré?

Semblable à la cavale, indomptable et farouche,
Dont le frein n'a jamais emprisonné la bouche
Et qui franchit l'espace immense en liberté,

Tu lèves en marchant ta tête noble et fière,
O vierge! et l'on dirait, à ton air agité,
Une biche qui fuit les chiens dans la clairière.

*
* *

« Ceux qui meurent jeunes sont aimés des Dieux. »

Ne regrettons jamais les jeunes gens qui meurent :
Ils quittent ce monde odieux
Pour un monde meilleur. Bien fous ceux qui les pleurent !
Ils vont monter aux cieux.

Oh ! ne les plaignons pas, mais portons-leur envie ;
Leur sort doit être souhaité :
Car ils sont morts avant d'avoir connu la vie
Et sa réalité !

Envions-les! ils vont vers la suprême ivresse,
Au séjour d'immortalité;
Ils vont goûter là-haut l'éternelle jeunesse,
Divine volupté;

Ils vont là s'enivrer aux sources de lumière,
Et contempler, joyeux,
Dans toute sa splendeur la vérité première :
Ils sont aimés des Dieux!

SONNET

Lune, toi qui planas sur ma rêveuse enfance,
Toi dont le doux regard souvent m'a consolé,
Alors que pour un rien j'étais tout affolé
Et que mes maux fermaient mon âme à l'espérance!

Lorsque j'avais reçu quelque brutale offense,
O ma déesse, à peine avais-je contemplé
Ta face qui brillait dans l'espace étoilé,
Que tu rendais sa force à mon cœur sans défense!

Toi qui jetais sur moi ce regard maternel,
Phare qui me guidas au sentier de la vie,
Immense ver luisant dans les buissons du ciel,

Je te promis un culte immuable, éternel!
J'ai tenu mon serment : quand mon âme est meurtrie,
Je te regarde, ô Lune! et je n'ai plus de fiel.

SIESTE AU SOLEIL

Ah! qu'on est bien, en plein midi,
Par un chaud soleil engourdi,
Tout de son long, le corps roidi,

Couché dans la blonde prairie,
Au milieu de l'herbe fleurie,
Et bercé par sa rêverie!

Alors on peut faire des vers,
Les yeux levés vers les cieux clairs,
Aux senteurs des feuillages verts!

La rime alors est mieux choisie,
L'idée est plus vite saisie,
Et plus saine est la poésie!

RÉVEIL

L'AUTRE soir, chère amante, — hélas! ton cœur léger
A-t-il pu l'oublier si vite? — ma pauvre âme,
Que rien depuis longtemps ne pouvait soulager,
A senti doucement se rallumer sa flamme!

J'étais auprès de toi; calme, je contemplais
Ton visage divin, ta beauté de sirène,
Tes attraits enchanteurs, et je me rappelais
Tous mes maux d'autrefois, qui me quittaient à peine.

Je sentais peu à peu ma blessure guérir,
Et la joie en mon âme avec toi refleurir!

Comme on voit, au printemps, une timide rose
S'entr'ouvrir lentement aux rayons du soleil,
Ainsi mon cœur ému, douce métamorphose!
Reprenait sa vigueur et sentait son réveil.
Ce n'était point alors la volupté stupide,
Plaisir matériel que le corps seul ressent;
Ce n'était point alors cet amour insipide
Qui ne dure qu'une heure et n'a rien de puissant.
Non! C'était le bonheur qu'auprès d'une âme aimée
Une autre âme, vraiment éprise, peut sentir;
C'était la jouissance idéale, exprimée
Seulement par des pleurs qui ne peuvent mentir.

Auprès de toi, mon mal s'en allait aussi vite
Qu'il avait pénétré dans mon cœur amoureux...
Mais bientôt il fallut terminer ma visite;
Et, cessant de te voir, je cessai d'être heureux!

SONNET

Nous voulons trop, pour être heureux dans cette vie,
Et sombre est la réalité :
Notre incessante soif de joie et de gaîté
Reste toujours inassouvie.

Par chaque homme, ici-bas, sans cesse poursuivie,
Trompeuse est la félicité.
A ceux dont le sort est meilleur et plus vanté
Gardons-nous de porter envie !

N'approfondissons rien : ceux qui semblent heureux
Bien souvent sont le plus à plaindre;
Ne les envions pas! prions plutôt pour eux.

Ici-bas, il faut toujours craindre
D'en trop savoir, hélas! et, pour vivre assez bien,
Ne rechercher le fond de rien.

AU BAL

Pendant qu'autour de moi, gaîment,
Aux éclats de l'orchestre on danse,
Que les parents soignent leur panse,
Et que l'amante tendrement

S'abandonne aux bras de l'amant,
Morne et silencieux, je pense
A tous ceux qui n'ont pas de chance
Et qui languissent tristement;

A tous ceux qui, dans la détresse,
N'ont jamais connu de maîtresse,
Qui n'ont pour unique boisson

Que l'eau de Seine ou de citerne,
Et ne chantent qu'une chanson :
« Les Aristos à la lanterne ! »

A UNE PLANTE VÉNÉNEUSE

Ce qui me fait avoir pour toi tant de tendresse,
Ce n'est pas ton parfum troublant et savoureux,
Qui suscite un essaim de rêves langoureux,
Ni ta couleur, qui fait si bien dans une tresse.

Non! Ce que j'aime en toi, c'est que, plante traîtresse
Qui caches dans ton sein un poison généreux,
Tu renfermes l'unique espoir des malheureux,
La Mort, mon adorée et superbe maîtresse!

Ce qui me plaît en toi, c'est que, quand je voudrai
Faire cesser de battre un cœur désespéré,
Un cœur qui n'a jamais connu que la souffrance,

Je n'aurai qu'à sucer ton venin redouté,
Et tu me donneras, suprême délivrance!
L'anéantissement, ou l'immortalité.

TRIOLET

Jeanne, de tous tes amoureux,
C'est moi qui suis le plus sincère,
Et c'est moi qui t'aime le mieux,
Jeanne, de tous tes amoureux!
Pourquoi suis-je donc malheureux?
Cesse avec moi d'être sévère!
Jeanne, de tous tes amoureux,
C'est moi qui suis le plus sincère.

LA LUNE ET LE SOLEIL

A PAUL HAAG

La Lune et le Soleil, amants infortunés,
Sans s'atteindre jamais se poursuivent sans cesse.
Quel crime ont donc commis Phœbus et sa maîtresse
Pour qu'à se suivre en vain Dieu les ait condamnés ?

Tantales de l'amour, ils ignorent l'ivresse
Qu'éprouvent les amants heureux et les époux :
Lorsque le dieu s'approche, un nuage jaloux
A ses yeux désolés dérobe la déesse !

Moi, j'ai vu bien souvent la femme que j'aimais,
Sans pouvoir réussir à me faire aimer d'elle;
Pourtant mon infortune est moins grande que celle
Des immortels amants qui ne se voient jamais :

Un jour, Dieu daignera m'arracher à la vie,
Et j'irai reposer en paix sous le gazon;
Eux, ils ont devant eux l'éternel horizon
D'une amour réciproque et jamais assouvie!

SONNET

Que faut-il pour me faire oublier mon passé ?
Un baiser de ta bouche, une chaste caresse ;
Et devant ta candeur, ô blonde enchanteresse,
Tu verras refleurir mon pauvre cœur froissé !

Tu recèles en toi, mon beau lys élancé,
Les trésors infinis d'une calme tendresse :
Que faut-il pour guérir la douleur qui m'oppresse ?
Qu'un seul de tes regards sur moi soit abaissé !

Viens donc, brillant soleil! viens percer les nuages;
Lève-toi dans mon ciel! Dissipe les orages
Qui tuèrent en moi tous les bons sentiments!

Toi seule, désormais, tu règnes sur mon être :
Penche-toi sur ma vie, et je m'en vais renaître
Ressuscité par tes divins embrassements!

LA FEMME

Oh ! respectons la femme : elle nous a fait naître.
Pour l'aimer à son prix, il faut la bien connaître :
Fleur printanière, elle a pour parfum la bonté.
Sans parfum il faudrait la respecter encore,
Car elle a ce qui plaît et ce qui la décore,
Ce double don du ciel : la grâce et la beauté !

Dans les jours de malheur, c'est elle qui relève,
C'est elle qui console; après un mauvais rêve,
Elle est le doux réveil qui vient nous secourir.
Quand on souffre, abattu par le mal ou par l'âge,
C'est elle qui guérit, ou, du moins, qui soulage...
Car il est des douleurs dont on ne peut guérir!

Souvent seule ici-bas elle sait nous comprendre,
Seule elle nous soutient, compatissante et tendre :
En partageant les maux, on peut les soulager.
Ainsi qu'elle prend part à toutes nos souffrances,
Elle partage aussi nos douces espérances;
Et c'est doubler l'espoir que de le partager.

La femme, c'est l'avis d'une voix innocente,
L'inépuisable don d'une main bienfaisante,
L'amour tranquille et pur, le calme du foyer,
Le centre bienveillant des paisibles pensées,
Le confident des maux et des peines passées,
L'ami discret à qui l'on peut tout confier.

Son cœur s'ouvre toujours à l'amant infidèle
Qui se repent; sans crainte il peut aller vers elle :
Il est sûr d'y trouver la paix et le pardon.
Dans les cruels moments où l'on maudit la vie,
Auprès d'elle on est bien, auprès d'elle on oublie,
Auprès d'elle on est brave, auprès d'elle on est bon.

L'homme construit, détruit, reconstruit, ensemence
Et moissonne sans cesse; il lutte, il crée, il pense;
Son esprit inquiet s'agite nuit et jour.
La femme aime; puissante et noble créatrice,
C'est elle qui soutient nos efforts dans la lice :
Car ce qui fait la force, ici-bas, c'est l'amour.

Quand le génie à bas dans le repos sommeille,
C'est elle qui l'excite, elle qui le réveille;
Et, loin de le tenir servile à ses genoux,
C'est elle qui le pousse, et, lui rendant ses ailes,
Le fait monter, superbe, aux sphères éternelles,
D'où, lumineux et grand, il va planer sur nous!

SONNET

Je l'avais oublié : c'est aujourd'hui ta fête.
Toi qui sais mon amour, qui connais mon ardeur,
Pendant que tout le monde à te fêter s'apprête,
Tu m'accuses sans doute et blâmes ma froideur!

Chacun t'offre un présent; chacun, selon son âge,
Te donne des bonbons ou t'apporte un bouquet;
Et moi, moi qui t'adore, hélas! pour tout hommage
Je t'offrirais mon cœur, si je ne l'avais fait!

O Jeanne, ne crois pas que je t'aie oubliée;
Sache bien que mon âme à ton âme est liée
Par les liens puissants d'éternelles amours!

D'autres, quand vient ta fête, amants par politesse,
Peuvent t'aimer une heure, ô ma belle maîtresse!
Mais moi, pauvre amoureux, moi, je t'aime toujours!

24 Juin 1875.

SONNET

Hier soir comment, devant une femme,
Mon malheureux cœur a-t-il donc cédé?...
Depuis lors, sans cesse, ai-je demandé :
« Comment ai-je pu vous aimer, Madame? »

Contre vous j'avais cuirassé mon âme,
A vous résister j'étais décidé;
Mais lorsque sur moi vous avez dardé
Ces beaux yeux où brille une étrange flamme,

Ces yeux noirs qui font pleurer tant d'amants,
Et lorsque j'ai vu ces attraits charmants,
Coquets enchanteurs que chacun courtise,

Devant vous il m'a bien fallu plier :
De vous adorer j'ai fait la sottise,
Mais j'aurai l'esprit de vous oublier!

SONNET

Oh! que d'amour perdu pendant les nuits d'été!
Que de joyeux instants, fertiles en caresses,
Consumés sans retour dans de vaines ivresses!
Que de courage à bas! que de bonheur gâté!

Dans les spasmes mortels d'une âpre volupté,
Que de talents, hélas! dans vos molles paresses,
Vous nous avez flétris, sombres enchanteresses,
Chaudes et folles nuits, ô nuits d'impureté!

Que de soleils éteints! Que de fraîcheur fanée!
Que de cœurs de Poète — ô morne destinée! —
Dans vos bras à jamais vous avez engourdis!

O vous que j'aimai tant, ô nuits! pour tant de crimes,
O nuits d'amour, ô nuits d'été, je vous maudis!
Nuits de mort, vous faut-il de si nobles victimes!

LES CUIRASSIERS

AU BARON DE MORINEAU

Les Cuirassiers sont là : leur groupe étincelant
Prend, aux rayons du soir, des teintes sanguinaires;
Ils font luire au couchant leurs sabres légendaires,
Et manœuvrent d'un pas majestueux et lent.

Bientôt ils s'abattront sur l'ennemi tremblant,
L'œil en feu, tout chargé de sanglantes colères;
De Mars et de la Mort ardents missionnaires,
Ils vont tout renverser de leur choc accablant.

Salut, salut à vous, guerriers au regard sombre!
Vous qui ne redoutez la force ni le nombre,
Pour charger au combat vous êtes sans rivaux.

Salut, remparts géants, vivantes citadelles!
Chaque fois que le sol tremble sous vos chevaux,
Vous couronnez vos fronts de palmes immortelles.

LA NÉGRESSE

Un jour, au Luxembourg, je vis une négresse
Triste, l'œil morne et vague, assise sur un banc,
Et tenant, d'un air gauche et brisé de paresse,
Entre ses beaux bras noirs un petit enfant blanc.

Elle était jeune encor, belle, mais amaigrie,
Maladive et sans force; et son esprit flottant
Semblait errer bien loin, jusqu'à la Cafrerie,
Bien loin, jusqu'au pays natal qu'on aime tant!

Et je pensais : « Hélas ! elle meurt, pauvre arbuste
Que l'on vient d'arracher à son doux paradis,
Et qui va perdre ici sa santé si robuste,
Dans nos sombres pays par le soleil maudits.

« Elle songe sans doute au sol couleur de brique,
Au soleil, à l'ardeur de ses brûlants climats ;
Au ciel pur et joyeux de sa riante Afrique ;
A ses palmiers chéris, minces comme des mâts ;

« Aux mâles beaux et forts de sa tribu guerrière,
A leur air martial, à leur maintien puissant ;
A sa hutte sauvage, aux blancs tombeaux de pierre
Où dorment ses aïeux, à son vieux père absent.

« Elle pense au désert, aux girafes rapides,
Aux gazelles à l'œil plaintif et langoureux,
Légères, galopant sur les sables arides,
Et qu'on ne voit qu'au loin dans le désert poudreux.

« Son souvenir s'éveille : elle croit voir encore
De ses hauts caroubiers les bois toujours épais,
Ses frêles mimosas, qu'un brillant soleil dore,
Et ses verts cocotiers et leurs beaux fruits si frais!

« Qu'elle voudrait jeter sur ses chères campagnes
Une dernière fois un amoureux regard,
Prendre part aux ébats de ses noires compagnes
Dansant au son rythmé du tambourin criard!

« Le cœur sombre, la mort dans l'âme, elle regrette
Des calmes éléphants les lents et lourds troupeaux,
Ses étoffes de soie et sa brillante aigrette,
Et ses plumes d'autruche, et ses bijoux si beaux!

« Elle se voit encor, de joyaux d'or parée,
Couvrant de bracelets ses bras nerveux et forts,
Étalant au soleil sa robe bigarrée,
Au cristal des ruisseaux allant mirer son corps.

« Mais elle a pour toujours quitté son doux rivage,
Son Kraal, qu'elle poursuit de regrets superflus,
Ses perroquets jaseurs, au radieux plumage,
Et ses beaux bengalis qu'elle n'entendra plus!

« Son exil est sans fin. Dans son village agreste
Elle a perdu l'espoir de jamais revenir;
De tout ce qu'elle aimait il n'est rien qui lui reste,
Rien qu'un continuel et poignant souvenir. »

Et, depuis ce jour-là, souvent je vois en rêve,
Les yeux noyés de pleurs, l'enfant blanc dans les bras,
Le visage navré, la noire fille d'Ève
Dont le corps est ici, mais le cœur est là-bas!

SONNET

Je suis bien jeune encore, et la tombe m'attire.
Est-ce douleur d'amour, désir de nouveauté ?
Non ! Fatigué de tout, mon pauvre cœur soupire
Après la froide terre et la tranquillité.

Abreuvé d'amertume et de dégoût, j'aspire
A l'instant bienheureux, à l'instant souhaité,
Où j'irai, voyageur joyeux, au vaste empire
De la Mort, ma terrible et douce déité !

Comme, au lit nuptial, la nouvelle épousée,
Ardente de tendresse et d'amour épuisée,
Sourit à son époux et le trouve plus beau,

Ainsi je sourirai, quand, étendu près d'elle,
Calme, je dormirai le sommeil du tombeau,
Dans les bras de la Mort, ma compagne éternelle.

SONNET

Ton visage, éclatant et frais comme un fruit mûr,
Ton air tendre et naïf, dont le charme ensorcèle
Par son étrangeté, tout en toi me révèle,
Belle et pudique enfant, combien ton cœur est sûr.

Quand je plonge mes yeux dans tes grands yeux d'azur,
Lacs transparents où brille une chaste étincelle,
Ma pauvre âme tressaille, émue, et je chancelle :
Je t'aime d'un amour inaltérable et pur.

D'un seul regard de toi dépend ma destinée;
Toi seule peux la faire horrible ou fortunée;
Par toi je peux mourir, je peux vivre par toi :

Souris à ma douleur, ô jeune fille étrange!
Étends ton aile, étends ta blanche aile sur moi,
O ma maîtresse, ô ma déesse, ô mon bon ange!

PRINTEMPS

Les tristesses d'hiver, enfin, sont disparues.
Dans la ville, hier encor neigeuse, le passant
Aspire à pleins poumons, libre et reconnaissant,
Les senteurs de printemps qui courent par les rues.

Les rudes laboureurs, penchés sur leurs charrues,
Se chauffent avec joie au soleil renaissant;
Enjambant les buissons, dans le pré fleurissant,
Les filles près des gars vite sont accourues.

Dans le bois qui verdit s'en vont les amoureux;
L'un à l'autre enlacés, couples vraiment heureux,
De baisers longs et chauds ils abrègent la route.

Dans son réduit obscur le rêveur incompris,
Consumé par le mal le plus cruel, le doute,
Comme tout, ici-bas, du Printemps est épris!

PARDON

Tu n'as pas voulu, pour m'aider à vivre,
Tu n'as pas voulu me donner ton cœur,
Tu n'as pas voulu m'aimer, et me suivre
Au pays où règne un parfait bonheur!

Ah! si tu savais, ma perfide amante,
Combien autrefois j'ai versé de pleurs
Quand je te voyais, cruelle et charmante,
De mon doux printemps effeuiller les fleurs!

Hélas! j'ai passé mes belles années
A te désirer de mes vœux constants;
Et puis, maintenant, elles sont fanées,
Les fleurs sans parfum de mon court printemps.

Mais le noir malheur, enfin, t'a frappée,
Tu sais à ton tour ce qu'est la douleur;
Tu reviens, pleurant une amour trompée,
L'âme déchirée et la mort au cœur!

Ne te souvenant que de ma tendresse,
Oubliant pour moi tes cruels mépris,
Tu viens dans mon cœur porter ta détresse,
Mirer dans mes yeux tes deux yeux meurtris.

Et moi, maintenant, je devrais te dire :
« Passe ton chemin, je ne t'aime plus.
Femme, tu voudrais encor me séduire,
Tes efforts sont vains, tes pleurs superflus!

« Dans le monde entier, sans pouvoir t'atteindre,
Je n'avais jamais désiré que toi;
Et ce vif amour que tu fis éteindre,
Tu voudrais encor le trouver en moi? »

Mais non; j'aime mieux mille fois te dire :
« Aimons-nous, ma chère! aux douces amours,
Le printemps passé, l'été peut suffire;
Tu ne m'aimais pas : je t'aime toujours! »

CHANSON

Pour une mélodie de M. A. Hignard

AIMER est un devoir suprême :
Dans la vie il faut que l'on aime;
Laissons notre cœur s'allumer,
Puisqu'ici-bas il faut aimer.

Puisqu'ici-bas il faut aimer,
Puisque l'on doit se conformer
A cette loi de la tendresse,
Aimons, aimons, car le temps presse;

Goûtons cette éternelle ivresse,
Cette liqueur enchanteresse
Qui seule peut nous ranimer,
Puisqu'ici-bas il faut aimer.

Puisqu'ici-bas il faut aimer,
O vous que rien n'a pu charmer,
Natures froides et sauvages,
Allez, allez, dans les bocages,

Écouter, sous les verts feuillages,
Des oiseaux les tendres ramages;
Puissent leurs chants vous enflammer,
Puisqu'ici-bas il faut aimer!

A MA MUSE

Pourquoi m'as-tu quitté, Muse divine et tendre,
O plaisir de mes nuits, ô gloire de mes jours?
Pourquoi sur ton amant ne viens-tu plus répandre
Tes flots de poésie et tes parfums d'amours?

Pourquoi ne viens-tu plus m'inspirer et m'entendre?
Est-il donc un poète, aux célestes séjours,
Qui te charme, et vers moi t'empêche de descendre?
Ma Muse, auprès de lui resteras-tu toujours?

Vers moi reviens bien vite, ou crains que quelque femme
Ne s'empare bientôt de mes sens, de mon âme;
O Muse, hâte-toi! Muse, reviens vers moi!

Car lorsque tu voudras reprendre ta conquête,
Une muse terrestre aura pris ton poète,
Moins divine, à coup sûr, mais plus femme que toi.

LA MAIN

J'AIME la blancheur de la main,
Le doigt bien fin, l'ongle bien rose :
La pâleur, auprès du carmin,
Repose !

Quand je vois une belle main,
La nuit je la retrouve en songe,
Et souvent tout le lendemain
J'y songe !

Et si quelque femme, demain,
Me plaît et m'attire près d'elle,
On pourra dire que sa main
Est belle!

A UNE FEMME

Tu m'as trahi : c'est bien ! Devais-je donc m'attendre,
O femme, de ta part à de longues amours ?
Et devais-je espérer qu'affectueuse et tendre
Tu me conserverais ton cœur aux mauvais jours ?

Je t'aimai follement, et mon âme en ivresse
Pensa trouver en toi de la fidélité ;
Je t'aimai d'un amour gai comme une caresse,
Pur et resplendissant comme un soleil d'été !

Mais sans doute le ciel, sombre dans sa colère,
Jaloux du doux espoir que nourrissait mon cœur,
A voulu me punir d'avoir pu, sur la terre,
Un instant seulement aspirer au bonheur.

Le brouillard qui cachait ta trahison infâme
A mes yeux aveuglés bientôt s'est dissipé,
Et bientôt j'ai connu ce que valait ton âme :
Je rends grâces à Dieu de m'avoir détrompé !

Comme un éclair qui luit au milieu de l'orage,
Ton amour dans ma vie un moment a brillé.
Sans finir ta chanson, pauvre oiseau de passage,
Si vite loin de moi pourquoi t'être envolé ?

C'est toi qui l'as voulu. Va donc ! Je t'abandonne
Au funeste avenir qu'il te plaît d'affronter.
Tu m'as fait bien du mal ; mais je te le pardonne,
Pour le peu de bonheur que tu m'as fait goûter !

Adieu donc pour toujours, ô femme trois fois femme,
Par les attraits, l'orgueil et la fragilité!
Un instant a suffi pour éteindre la flamme
Qui brûlait pour toi seule en mon cœur enchanté!

NOX ALMA

L'heure des baisers, tendre et salutaire,
L'heure de l'amour enfin a sonné;
Sur ton char obscur, d'étoiles orné,
Lentement la Nuit descend sur la terre.

C'est l'instant charmant et plein de mystère,
Où, de mille feux brillants sillonné,
Le ciel peu à peu s'est illuminé;
C'est l'heure où l'amant rêve solitaire.

Tout parle d'amour : on sent voltiger,
Doux et caressant, un zéphyr léger;
La Lune paraît, et sa flamme pâle,

Projetant sur nous son reflet aimé,
Répand dans la nuit sa clarté d'opale;
Et de frais parfums l'air est embaumé!

SONNET

C'est demain le grand jour, demain l'heure suprême
Où tu vas, pauvre enfant, à ta virginité
Dire adieu pour toujours, quand ton sein agité
Va s'offrir aux baisers de cet époux qui t'aime.

Quitte-le sans regret, ce sacré diadème
De la douce candeur et de la pureté,
Et prends sans peur celui de la maternité :
Des plus saintes vertus il peut être l'emblème.

Alors, quand vous serez mère, et que vos enfants,
Joyeux, vous donneront leurs baisers étouffants,
De moi souvenez-vous, Madame!

Faites sans hésiter, en me tendant la main,
De cet amour d'hier l'amitié de demain :
C'est le seul souhait de mon âme.

PHASES

A PIERRE DARESTE DE LA CHAVANNE

Tantôt pour moi la vie est pleine de tristesse,
Et tantôt pleine de gaîté!
Tantôt le temps s'écoule avec trop de vitesse :
Je maudis sa rapidité!

Tantôt je suis si sombre, et sa lenteur tourmente
Tellement mon cœur agité,
Que je voudrais pouvoir sur son aile géante
A tout jamais être emporté!

Il est des jours heureux où ma joie est profonde,
Mon bonheur sans ombre et réel,
Des jours où je voudrais étreindre tout le monde
D'un embrassement fraternel,

Des jours trop tôt finis où j'adore la vie,
Des jours de calme et de bonté
Où je suis plein d'amour, où mon âme ravie
Goûte une douce volupté!

Il en est, au contraire, où je suis plein de rage,
Où je deviendrais criminel,
Où tout me semble laid; de sombres jours d'orage
Où nul éclair ne brille au ciel,

Où tout est mort pour moi; de longs jours de souffrance
Où je hais jusqu'à l'amitié,
Où mon âme blessée a perdu l'espérance,
Et mon cœur meurtri la pitié;

Des jours où l'on ne doit ni me voir, ni m'entendre,
Car je suis vraiment dangereux;
Pour tout dire, des jours où l'on devrait me pendre,
Parce que je suis malheureux!

RONDEL

A CHARLES DESFONTAINES

Salut à toi, nouveau chanteur,
Qui viens goûter notre ambroisie!
Au royaume de Poésie
Sois le bienvenu, fier lutteur!

Dans notre pays enchanteur,
Viens, puisque c'est ta fantaisie!
Salut à toi, nouveau chanteur,
Qui viens goûter notre ambroisie!

A la Muse donnant ton cœur,
Dans l'arène que j'ai choisie,
Plein d'une noble frénésie,
Tu descends, superbe et sans peur :
Salut à toi, nouveau chanteur !

LE SONNET

A MA SŒUR

RESPECTEZ-LA toujours cette forme que j'aime,
Cette forme divine et pure qu'Apollon
Autrefois inventa dans le sacré vallon,
Et qu'il fit resplendir d'une beauté suprême!

Sur ton front gracieux posons le diadème,
O Sonnet, toi qui n'es ni trop court, ni trop long,
Qui tantôt es Zéphyr et tantôt Aquilon!
Quel que tu sois, tu vaux toujours mieux qu'un poème.

Que de méchants auteurs t'ont péniblement fait,
Qui sans repos longtemps ont torturé leur tête
Pour mettre un avorton au jour, non un Sonnet;

La source vive sort, et, sans que rien l'arrête,
Des fentes du rocher s'élance d'un seul jet :
Ainsi tu dois jaillir de l'âme du Poète!

SONNET

A M. ET Mme GEORGES ZISSY

Dans le petit salon aux nuances foncées,
Où, sur la cheminée, agile et gracieux,
Trône le Dieu du vol, le messager des cieux,
Le complaisant Mercure aux formes élancées,

Tout parle de bonheur et d'amours amassées;
Sanctuaire élégant, calme et délicieux,
On ne saurait trouver qu'il n'est pas spacieux,
Tant il y tient toujours de charmantes pensées!

Mais ce qui plaît le plus dans ce séjour heureux,
Ce sont les deux époux, non! les deux amoureux,
Pour qui la vie est une éternelle caresse :

On dirait deux oiseaux folâtrant dans leur nid,
Qui se becquètent, pleins de joie et de tendresse,
Et lancent leurs chansons d'amour à l'infini!

SONNET

A ATTILA DE GERANDO-TELEKI

De sa ceinture de glaçons
La campagne s'est dépouillée,
Et dans la plaine encor mouillée
Courent de langoureux frissons;

La brise agite les buissons;
L'herbe qui pousse est émaillée
Des pleurs de l'aube, et la feuillée
Retentit de mille chansons;

La fauvette, ivre de rosée,
Sur sa branche verte posée,
Gazouille en l'honneur du printemps;

La brume grise s'évapore,
Et monte en nuages flottants
Sur les bois que le soleil dore!

Champigny-sur-Marne.

RONDEAU

Que je voudrais dans vos bras longuement
Me reposer, et paresseusement
Auprès de vous passer la nuit entière,
En tête-à-tête, et sans autre lumière
Que votre œil noir qui brille incessamment!

Que de tendresse et quel amour charmant,
Si vous restiez tranquille en ce moment
Et me laissiez agir de la manière
Que je voudrais!

Ah! laissez-moi vous aimer follement!
Accordez-moi le doux titre d'amant!
A mon égard cessez d'être si fière!...
Dieu puisse-t-il, exauçant ma prière,
A tous mes maux donner le dénoûment
Que je voudrais!

ANNÉE SANS PRINTEMPS

L'HIVER a fui, sombre et bourru ;
Il n'est que temps : l'été commence,
Et le printemps n'est apparu
Nulle part sur la terre immense !

Oh ! malheur à ceux qui sont nés
En mil-huit cent soixante-seize !
Car d'avance ils sont condamnés :
Sur eux un sombre avenir pèse.

Ils vivront seuls, tristes et las,
L'air agité, l'âme inquiète,
Car l'amour ne chantera pas
Dans leur existence incomplète.

Puis, solitaires ils mourront,
Et nulle larme au cimetière
Ne les suivra, quand ils iront
Dormir sous une croix de pierre.

Fleur sans parfum, pays sans champs,
Jour sans soleil, jardin sans rose,
Cœur sans amour, an sans printemps,
Sont une seule et même chose.

28 Mai 1876.

AU SALON

A LÉON COGNIET

« *Anch'io...!* »

En bas, dans le jardin, on circule à l'entour
Des bustes froids et nus, et le gros de la foule
Bat, comme des rochers que vient fouetter la houle,
Les sculptures au blanc et sinueux contour.

Dans les salles, bruyante et calme tour à tour,
La masse du public à flots pressés s'écoule;
Compacte, elle s'avance avec lenteur et roule
Vers les tableaux aimés des favoris du jour.

Et pendant ce temps-là, devant moi, solitaire
Et pensif, sur un banc, les yeux baissés à terre,
Noble vieillard par l'âge et le travail lassé,

Un favori d'hier, un grand peintre d'histoire,
Voyant avec orgueil revivre son passé,
Songe qu'il eut aussi ses heures de victoire.

31 Mai 1876.

SONNET

Depuis longtemps, dis-tu, ma Muse n'a chanté,
O ma Jeanne, et tu crois qu'elle est déjà flétrie,
Que mon souffle est éteint et ma veine tarie,
Puisque nul vers de moi n'a redit ta beauté!

Tu t'imagines donc que toi seule as dicté
Tous mes vers d'autrefois, que mon âme meurtrie
Par ton unique amour avait été guérie,
Et que tu régnais seule en mon cœur enchanté?

Ne te figure pas que tes yeux seuls m'inspirent,
Belle et naïve enfant, que sans cesse ils m'attirent,
Et que je pends mon luth après tes cotillons.

Nous n'avons pas toujours en tête une amourette;
Sur bien d'autres sujets, Jeanne, nous travaillons;
Et jamais l'amour seul n'a pu faire un poète!

CONSEILS POUR BIEN VIVRE

Souviens-toi que tu n'es qu'acteur
Sur cette scène de la vie;
Ton destin dépend de l'Auteur.
Garde-toi de porter envie
A ceux dont le rôle paraît
Plus agréable ou plus tranquille :
Peut-être qu'il te semblerait,
Si tu l'avais, bien moins facile!
Dis-toi donc que tu n'y peux rien,

Et contente-toi de ton rôle.
Sois honnête, remplis-le bien :
Sois joyeux et gai, s'il est drôle;
Résigné, s'il est ennuyeux;
Prends-le toujours au sérieux.
Bref, acquitte-t'en pour le mieux :
C'est le seul moyen d'être heureux!

SONNET

Je n'ai jamais aimé ces chantres doucereux,
A chanter leurs amours qui consument leur vie,
Qui sont tristes ou gais, suivant la fantaisie
D'une femme adorée, et qui sont ennuyeux.

Ils n'ont pas bu, ceux-là, ton nectar généreux,
Art sacré d'Apollon, divine Poésie!
Ils n'osent de leur lèvre approcher l'ambroisie
Qui brûlerait leur sang trop pauvre de ses feux.

Mais, comme on m'avait dit et répété sans cesse
Que toujours un poète avait une maîtresse,
J'en voulus avoir une, et chantai ses appas :

Qu'ils me soient pardonnés, ces vers, triste pâture
Pour vous, ami lecteur! Désormais, je le jure,
S'il m'arrive d'aimer, je ne le dirai pas!

RONDEAU

A MADAME MARIE ZISSY

Pour votre fête, adorable Marie,
Depuis hier, — j'en ai l'âme marrie, —
Dans mon cerveau je cherche vainement
Quelque sonnet, qui chante dignement
Ce chaud quinze Août; mais ma muse est tarie!

Hélas! en vain j'implore, en vain je prie
Le siècle heureux de la galanterie
De m'inspirer quelque gai compliment
Pour votre fête!

Et rien ne vient! C'est que, probablement,
En fait de vers, rien n'est assez charmant
Pour vous chanter, et qu'il vaut mieux vraiment
Rester muet, qu'avec afféterie
Pondre des vers banals de flatterie
Pour votre fête!

RÉVOLTE

A ÉMILE SALONE

Il est digne d'amour, le Dieu juste, qui t'aime
Et qui t'a destiné
A languir tristement dès le jour du baptême,
Mortel infortuné;

Qui fait qu'à chaque pas tu doutes de toi-même,
Maudit, abandonné;
Le Dieu bon, qui t'a fait le visage si blême,
Et l'esprit si borné!

Assez longtemps, devant sa puissance suprême
Humblement prosterné,
Tu portas des douleurs le fatal diadème
Dont il t'a couronné!

Il est temps! il est temps! jette enfin le blasphème
Au Dieu qui t'a damné,
Et, par un éternel et terrible anathème,
Venge-toi d'être né!

SONNET

Tout passe dans la vie, et le temps dans son cours
Emporte toute chose : il passe aussi lui-même.
On voit fuir ce qu'on cherche et mourir ceux qu'on aime ;
La plus pure beauté ne dure pas toujours !

Le sentier de la vie, aux ténébreux détours,
Semble ouvert et riant ; et le bonheur suprême
Vous le tenez enfin, quand la mort, la mort blême,
Vous ravit tout à coup l'objet de vos amours.

La douleur disparaît et le plaisir nous quitte,
L'une trop lentement pour nous, l'autre trop vite;
Les chauds baisers s'en vont, et les tendres appas.

La vie aussi s'envole, et, quand l'homme succombe,
Ce qui reste de lui disparaît dans la tombe.
Tout passe... Mais l'amour, hélas! ne passe pas.

LUDIBRIA VENTIS

A M. MAXIME DU CAMP

Que de fois le battement d'ailes
D'un vol de blanches colombelles
A fait fuir mes pensers rebelles,
Qui dans l'air partaient avec elles!

Que de vers, à peine ébauchés,
Les perdreaux dans les champs cachés,
Par ma venue effarouchés,
En s'envolant m'ont arrachés!

Maintenant, toutes ces pensées
Planent, doucement balancées,
Et par les brises cadencées
Au loin mollement sont poussées!

Posés sur les feuillages verts,
Ou bien voltigeant à travers
La vague immensité des airs,
Les oiseaux gazouillent mes vers.

AUX ALLEMANDS

A M. PRÉVOST-ROUSSEAU

Maire de Champigny-sur-Marne en 1870-1871

Je t'aime comme un frère, ô bon peuple allemand,
Peuple plein de grandeur, étincelant de gloire.
Peuple de l'amour pur, peuple du sentiment,
Toi qu'a couronné la victoire!

Toi dont l'armée immonde a brûlé nos cités,
Ravagé nos moissons et violé nos filles,
Toi dont les noirs obus et les fers détestés
Ont mis le deuil dans nos familles!

Mais, hélas! Allemands, c'est notre faute, à nous,
Si vos grands pieds si lourds ont foulé notre France!
C'est parce qu'autrefois vos pères à genoux
Ont éprouvé notre clémence;

C'est que nous avons eu notre moment d'erreur,
Lorsque victorieux, grand comme Charlemagne,
Alors qu'il la tenait mourante, l'Empereur
N'a pas achevé l'Allemagne!

Puissions-nous nous baigner du moins dans votre sang!
Puissions-nous dignement racheter notre faute!
Et sur vos corps maudits, d'un élan tout-puissant,
Marcher triomphants, l'épée haute!

Oh! puissions-nous bientôt voir venir le moment
Où, sur toi déchargeant nos sanglantes colères,
Nous irons te prouver, ô bon peuple allemand,
Que nous t'aimons comme des frères!

PORTRAIT

Comme une jeune Infante, au mince et long corsage,
Au coup d'œil à la fois hautain et sérieux,
Au dédaigneux maintien, à l'air religieux,
Dont rien ne peut troubler le calme et pur visage,

De ton regard éteint, froid et silencieux,
Tu glaces les mortels, déesse au blanc nuage,
Ou bien, reine, chacun s'écarte à ton passage :
Car l'on croit voir toujours le mépris dans tes yeux.

Comme le nautonier sur sa barque rapide
Se penche lentement, et dans l'onde limpide
D'un grand lac azuré plonge son œil profond,

Ainsi j'ai regardé dans tes noires prunelles,
Hélas! et je n'ai vu qu'un abîme sans fond,
Une froideur sans fin, des neiges éternelles!

*
* *

D'ou viens-tu? — me dit-on souvent, —
Toi dont le visage est si pâle
Que tu n'as pas l'air d'un vivant?
La mort t'a couvert de son hâle;
Ta voix, semblable aux pleurs du vent,
Retentit, sombre comme un râle!

— Je viens du pays de douleur,
Où j'ai perdu toute espérance,
J'arrive du pays sans fleur,
Du noir pays de la souffrance :
C'est de là que vient ma pâleur
Et mon air froid d'indifférence!

— D'où viens-tu, cœur dénaturé,
Homme d'airain, morne et farouche,
Toi dont l'œil n'a jamais pleuré,
Homme glacé, toi dont la bouche
Sur rien jamais n'a murmuré,
Toi que nul mal humain ne touche?

— Je viens du pays de douleur,
Où j'ai perdu toute espérance,
J'arrive du pays sans fleur,
Du noir pays de la souffrance :
C'est de là que vient ma pâleur
Et mon air froid d'indifférence!

— De tout désir tu parais las,
Ton esprit n'est plus sur la terre!
Homme fort, dirige nos pas
Et révèle-nous ce mystère :
Pour ne plus rien craindre ici-bas,
Dis-nous, dis-nous ce qu'il faut faire!

— Allez au pays de douleur,
Où vous perdrez toute espérance,
Allez dans le pays sans fleur,
Dans le pays de la souffrance :
Vous y gagnerez ma pâleur
Et mon air froid d'indifférence!

*
* *

Je crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense,
Et que le cœur qu'il m'a donné
Était bien vieux, dès mon enfance.

Par économie, il logea
Dans ma juvénile poitrine
Un cœur ayant servi déjà,
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,
Il est couvert de meurtrissures,
Et cependant je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures.

Il a les souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore,
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants
Pour de superbes inconnues,
Et sent les parfums délirants
D'amours que je n'ai jamais eues!

O le plus terrible tourment!
Mal sans pareil, douleur suprême,
Sort sinistre! Aimer follement,
Et ne pas savoir ce qu'on aime!

SONNET

DERNIERS VERS

Le temps fuit, au loin emporté,
Et n'est qu'un leurre :
D'où vient qu'on pleure
Sans cesse sa rapidité ?

Au milieu de l'éternité
Qu'est-ce qu'une heure ?
Rien ne demeure,
Tout passe dans l'immensité !

Et pourtant, ivre de tendresse,
Quand je suis près de ma maîtresse
A l'œil rêveur,

Qui me lutine et me caresse,
Une heure, une heure de paresse
A sa valeur!

11 Novembre 1876.

Fragments

RUINES

Lorsqu'arrivant enfin au milieu des déserts,
Que les anciens croyaient le bout de l'univers,
Un voyageur rencontre une antique ruine,
Il s'arrête étonné. Longtemps il l'examine,
Saisi d'un saint effroi, plein d'un pieux respect.
Il pense aux souvenirs qu'elle évoque; à l'aspect
Du monument superbe, immobile, il contemple
Les restes chancelants de cet auguste temple
Qui naguère, dressant son faîte avec fierté,

Semblait un défi fait à la divinité!
Il reste là, pensif, devant ce témoignage
Des travaux, du génie et de l'art d'un autre âge;
Puis il lève, attristé, son regard jusqu'à Dieu,
Et dit en soupirant un éternel adieu
A cet ouvrage altier, à cette œuvre superbe,
Recouverte partout de fleurs, de mousse et d'herbe,
A ce beau monument qu'il ne reverra pas...
Puis, vers d'autres pays il dirige ses pas!

. . . . . .

. . . . . .

SUR L'AMOUR

Ce feu sacré, brûlant, qui dévore et qui charme,
Un geste, un mot qu'on laisse échapper, une larme,
Un soupir, un regard, un sourire, un baiser,
Un rien peut l'allumer; mais un rien peut l'éteindre.
A chaque moment il faut craindre
Qu'il ne s'éteigne, et, pour l'éterniser,
Il faut sans cesse l'attiser.

*
* *

L'EGLISE est pleine. Hélas! c'est pour un mariage;
Les visages joyeux de tous me font frémir.
Ah! qu'il est doux d'aimer à notre âge. A notre âge,
Hélas! qu'il est dur de souffrir!

La voilà qui s'avance : elle est pâle, plus pâle
Que son blanc vêtement; et l'orgue, au son moqueur,
Ne retentit pour moi que comme un triste râle,
Le râle de mon pauvre cœur!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Un mois plus tard, j'étais dans cette même église,
Elle était pleine encor... toute tendue en noir.
L'orgue retentissait, plus morne que la bise
Qui souffle dans les bois le soir.

Tout est froid et lugubre; il semble que dans l'ombre
De la nuit qui descend sur la terre, la Mort
Sur nous étend son voile inévitable et sombre,
Qu'à chacun destine le sort!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

*
* *

*
* *

J'AIME les nuits d'été! l'immortelle nature
La nuit me semble encor plus belle que le jour.
Quand, par un léger souffle annonçant son retour,
L'ombre descend sur terre avec un doux murmure;

Quand la blonde Phœbé, mystérieuse et pure,
Détache sur les cieux son disque au blanc contour;
J'aime les nuits d'été, j'aime les nuits d'amour,
Qui flottent tièdement sur toute créature!

CARPE DIEM!

TANT que la froide mort, vipère inassouvie,
Ne nous a pas frappés, amie, il faut jouir!
Il faut, avec le vin, laisser couler la vie,
Ou dans un long baiser mourir!

Crois-moi, telle est la vraie et l'unique sagesse!
Pour vivre sans ennui dans ce mortel séjour,
Toujours calme et joyeux il faut goûter l'ivresse,
Qu'elle soit de vin ou d'amour!

*
* *

C'est la vie : une fois l'on aime,
Et l'on croit que l'on est aimé;
L'amour est venu de lui-même...
Et le cœur chante un long poème,
Tout plein de ce qui l'a charmé!

*
* *

Il suffit de fort peu de chose
Au poète, pour être heureux :
Un mot d'amour, de tendres yeux,
Un beau jour, un bouton de rose,

De l'air, un rayon de soleil,
Un éclair qui perce l'orage,
Un doux songe dans le sommeil,
Un oiseau chantant sous l'ombrage,

Et le voilà gai comme un roi!
D'où vient à ses rayons cette ombre?...
Puisqu'il lui faut si peu, pourquoi
Le poète est-il donc si sombre?

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

TRIOLETS

AU LECTEUR

Sois indulgent, ami lecteur,
Pour tous ces essais poétiques!
Pardonne-les à leur auteur;
Sois indulgent, ami lecteur!
O public, grand dispensateur
De gloire, épargne tes critiques!
Sois indulgent, ami lecteur,
Pour tous ces essais poétiques!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

ENVOI

ALLEZ, allez, mes triolets,
Partez, prenez votre volée!
Comme de légers feux follets,
Allez, allez, mes triolets!
Allez, tendres rossignolets!
Voltige, poésie ailée!
Allez, allez, mes triolets,
Partez, prenez votre volée!

IMPROMPTU

A MA SŒUR

Avec un sonnet qu'elle demandait.

J'AVAIS fait ces vers, l'autre jour,
Pour une autre, pour ma maîtresse.
Je suis ton frère : en moi, l'amour
Pour toi n'est que de la tendresse!
Tu peux les accepter quand même :
Pense qu'ils ne sont pas de moi,
Mais de celui que ton cœur aime;
Ils pourront s'appliquer à toi!

6 Juillet 1874.

IMPROMPTU

A MADAME MARIE ZISSY

Écrit au moment de monter chez elle.

A pareil jour, dit-on, votre vierge Marie,
Au milieu d'un concert d'anges mélodieux,
Après sa mort montait aux séjours radieux.
Plus heureux qu'elle, moi, je vais, pendant ma vie,
Monter vers toi, petit salon délicieux,
Où l'ange a nom Marie, où l'on est mieux qu'aux cieux !

15 Août 1876.

Appendice

APPENDICE

Le lecteur nous saura gré sans doute de faire suivre cette seconde édition du portrait si vivant et si ressemblant de Henri-Charles Read, que M. Maxime Du Camp a tracé en termes émus dans ses « *Souvenirs Littéraires* » (*Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1882) :

Qui es-tu, toi qui m'appelles ? — C'est toi, pauvre petit; as-tu peur que je ne t'oublie, toi qui es parti

sur l'aile de ta dix-huitième année? Te souviens-tu, quand tu vins passer trois semaines auprès de moi à la campagne, comme tu avais de beaux airs étonnés et de grands éclats de rire aux histoires que je te racontais? Comme tu étais jeune, déjà réfléchi, regardant avec admiration les arbres verts qui ondulent sur la montagne, t'éprenant de tout et aspirant la vie avec une ardeur contenue! On eût dit que la pudeur de la mort t'avait déjà touché. Ta pâleur et la dilatation de tes pupilles m'inquiétaient, mais toute prévision sinistre s'envolait quand je te regardais vivre. Comme tu étais doux et comme ta naïveté était sincère! Tu avais des curiosités qui te tenaient en éveil, et tout ce que tu aurais bien voulu savoir se formulait en vers que tu n'osais montrer, parce que tu avais défiance de toi-même, et tu te défiais de toi parce que tu avais une valeur sérieuse. Te rappelles-tu que tu m'accompagnais à la chasse, que tu étais l'ami de Galba et

de Falco? Te rappelles-tu que je t'ai fait tirer ton premier coup de fusil et que je ne l'ai pas reçu, — ce qui t'a étonné, et moi aussi? Tu courais dans les hautes herbes avec la rapidité de ton adolescence; quand le soleil descendait à l'horizon et que la fumée des chaumières montait vers le ciel, tu me récitais des vers de Virgile. Dans ce souvenir des lettres immortelles qui s'élevait en toi, semblable au parfum de fleurs nouvellement cueillies, ne m'as-tu pas dit : « Et si fata aspera rumpas »? *C'est de toi que tu parlais. Tu es venu et tu t'en es allé. Tu es resté juste le temps de faire quelques vers, comme ces oiseaux de passage que l'on entend dans une matinée du mois de Mai, dont le chant nous émeut, qui partent et que jamais l'on ne revoit. Quand ton âme charmante s'est envolée vers les hauteurs, quand tu as quitté la maison où, depuis ton départ, chacun est resté orphelin, ceux qui t'adoraient ont rassemblé*

les objets que tes mains avaient touchés pour en faire des reliques; ils ont découvert les papiers que tu cachais avec soin et ils ont vu que leur fils, que leur frère était un poète. Le savais-tu, cher enfant? savais-tu que dans ce petit volume de poésies posthumes il y a des pièces exquises et que l'une d'elles doit être citée; car elle exprime avec force les sentiments confus dont les jeunes cœurs sont tourmentés :

Je crois que Dieu, quand je suis né,
Pour moi n'a pas fait de dépense,
Et que le cœur qu'il m'a donné
Était bien vieux, dès mon enfance.

Par économie il logea
Dans ma juvénile poitrine
Un cœur ayant servi déjà,
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,
Il est couvert de meurtrissures,
Et cependant, je ne sais pas
D'où lui viennent tant de blessures.

Il a les souvenirs lointains
De cent passions que j'ignore,
Flammes mortes, rêves éteints,
Soleils disparus dès l'aurore;

Il brûle de feux dévorants
Pour de superbes inconnues,
Et sent les parfums délirants
D'amours que je n'ai jamais eues!

O le plus terrible tourment!
Mal sans pareil, douleur suprême,
Sort sinistre! Aimer follement,
Et ne pas savoir ce qu'on aime!

L'enfant qui a fait de tels vers, à l'âge de dix-sept ans, était un poète. Ernest Renan a écrit : « La na-

« ture est d'une insensibilité absolue, d'une immoralité « transcendante ». Oui, et cette immoralité s'étale dans toute son horreur lorsque l'on voit disparaître des créatures à peine écloses à la vie et si particulièrement douées. On reste confondu et indigné de comprendre qu'une défaillance de la matière suffit à détruire les facultés les plus belles et anéantit des espérances qui déjà devenaient des réalités. Les lettrés peuvent pleurer la mort de Henri-Charles Read, il eût été un des leurs et non l'un des moins vaillants.

J'avais envoyé ce petit volume posthume à Flaubert, qui m'avait écrit : « Si les conscrits partent les pre- « miers, la place va donc rester vide, car les capitaines vieillissent et ne vont pas tarder à plier bagage...

Nous citerons encore le passage suivant, emprunté à une remarquable étude de M. Caro sur

Maurice de Guérin, Alfred Tonnellé et Henri-Charles Read :

... S'il avait vécu !... C'est ce que tous nous disions hier, quand, par la force d'un sentiment puisé aux sources les plus pures, revivait à nos yeux un de ces jeunes poètes, Henri-Charles Read, un poète de vingt ans, qu'un petit nombre de vers, d'un accent tout personnel, révèle aux délicats comme une âme toute neuve et déjà endolorie, mêlant à l'éveil de son imagination en fête le frisson de la mort prochaine. Pour lui assurer sa juste part de louange parmi les hommes, nous n'avons qu'à rappeler ces stances d'un sentiment si douloureux et si aigu :

Je crois que Dieu, quand je suis né...

Il y a là une plainte, doucement ironique, qui restera. Étrange lassitude d'un cœur qui se sent

déjà vieux avant d'avoir vécu, parce que la mort est là qui l'attend, parce qu'il la voit, qu'il la sent, comme si chacun de nous avait l'âge que lui fixe, non le nombre des années, mais l'approche de la dernière heure.

Toutes ces poésies posthumes, ces livres commencés, préludes de tant de nobles et brillants esprits, sont, à certains égards, plus intéressants que bien des livres achevés.

Ils ont pour eux la grâce triste des jeunes ruines, le charme énigmatique des marbres ébauchés dans l'atelier d'un maître, d'où allait s'élancer, sous le dernier coup de ciseau, je ne sais quelle forme immortelle, quelque dieu peut-être. C'est une noble joie, pour tous ceux qui aiment le beau, d'en ressaisir les signes sacrés jusque dans ces esquisses par lesquelles le talent s'essaie et s'annonce. C'est aussi une sorte de joie active et féconde d'achever par la pensée l'œuvre in-

complète, et de poursuivre, dans une rêverie affectueuse, ces jeunes destins si tôt brisés.

(1883)

Enfin, nous extrayons d'une notice littéraire de M. Ledrain ces quelques appréciations dont la justesse nous a vivement frappé :

Andre Chénier en naissant avait reçu la visite des abeilles de Grèce et senti sur ses lèvres la douceur de leur miel. C'est la poésie Latine qui s'est tenue auprès du berceau de Henri-Charles Read. En effet, ce qui distingue ses vers, n'est-ce pas la nuance toute virgilienne des adjectifs ? Personne, parmi les plus habiles, ne l'a peut-être égalé dans l'art antique de choisir les épithètes. Il sait rendre, avec des mots et des tours la-

tins exquis, sa mélancolie toute moderne et sa pensée toute personnelle.

Il y a effectivement dans la langue poétique de Henri-Charles Read une certaine netteté dans la forme et dans le contour donné à la pensée, — des qualités de dessin, si je puis dire, — qui rattachent son style au style latin, généralement ferme et précis. Peut-être pourrait-on ajouter que chez lui cette qualité de forme n'est pas de forme seulement, mais qu'elle répond absolument à la droiture de cœur et de pensée du jeune poète.

*
* *

Bien d'autres pages touchantes ont été inspirées par ce petit recueil, si plein de promesses déçues. J'ai sous les yeux de nombreuses lettres,

les unes signées de noms célèbres, les autres de noms obscurs ou inconnus, hommages précieux de ces lecteurs dont la louange est si chère au poète, parce qu'elle est toute sincère et spontanée.

Au milieu du brouhaha du siècle qui passe, emporté vers d'orageuses destinées, n'est-il pas attendrissant de voir l'émotion causée par ce souffle de jeune poésie sorti de la bouche d'un enfant et réveillant je ne sais quel écho mystérieux au fond des cœurs, comme un chant pur et clair, qui, s'élevant à la tombée de la nuit, charmerait pour un instant l'accalmie d'une bataille.

Août 1886.

P. H.

Table

TABLE

A la Mémoire de Henri-Charles Read, par François Coppée 1

Préface de la première édition, par Paul Haag 5

Préface de la seconde édition, ibid. . . 11

POËSIES

Sonnet au Lecteur 17

Primavera 19

Chaleur de Juillet. 21
Au Cimetière. 23
A l'Aube. 25
Chant du Fumeur. 27
Nous étions seuls tous deux, sur un bon canapé. 29
Sélénisme. 31
Amour d'outre-tombe. 33
Hier, quand je vous ai quittée. 35
Orientale. 37
La Pipe et la Femme. 39
Portrait : *Pourquoi ces yeux distraits, ô blonde jeune fille?* 41
Ne regrettons jamais les jeunes gens qui meurent. 43
Lune, toi qui planas sur ma rêveuse enfance. 45
Sieste au soleil. 47
Réveil. 49
Nous voulons trop pour être heureux dans cette vie. . . . 51
Au Bal. 53
A une Plante vénéneuse. 55
Triolet : *Jeanne, de tous tes amoureux.* 57
La Lune et le Soleil. 58
Que faut-il pour me faire oublier mon passé? 60
La Femme. 62
Je l'avais oublié : c'est aujourd'hui ta fête. 65
Hier soir comment, devant une femme. 67
Oh! que d'amour perdu pendant les nuits d'été! 69
Les Cuirassiers. 71
La Négresse. 73
Je suis bien jeune encore. 77

Ton visage, éclatant et frais comme un fruit mûr. . . . 79
Printemps. 81
Pardon. 83
Chanson. 86
A ma Muse. 88
La Main. 90
A une Femme. 92
Nox alma. 95
C'est demain le grand jour, demain l'heure suprême. . . 97
Phases. 99
Rondel : *Salut à toi, nouveau chanteur.* 102
Le Sonnet. 104
Dans le petit salon, aux nuances foncées. 106
De sa ceinture de glaçons. 108
Rondeau : *Que je voudrais dans vos bras longuement.* . . 110
Année sans Printemps. 112
Au Salon. 114
Depuis longtemps, dis-tu, ma Muse n'a chanté. 116
Conseils pour bien vivre. 118
Je n'ai jamais aimé ces chantres doucereux. 120
Rondeau : *Pour votre fête, adorable Marie.* 122
Révolte. 124
Tout passe dans la vie, et le temps dans son cours. . . . 126
Ludibria Ventis. 128
Aux Allemands. 130
Portrait : *Comme une jeune Infante.* 132
D'où viens-tu ? — me dit-on souvent. 134

Je crois que Dieu, quand je suis né 137
Derniers Vers 139

FRAGMENTS

Ruines 143
Sur l'Amour 145
L'église est pleine. Hélas! c'est pour un mariage 146
J'aime les nuits d'été! l'immortelle nature 148
Carpe Diem! 149
C'est la vie : une fois l'on aime 150
Il suffit de fort peu de chose 151
Triolets 153
Impromptu : *J'avais fait ces vers, l'autre jour* 155
Impromptu : *A pareil jour, dit-on, votre vierge Marie* . 156

APPENDICE

MM. Maxime du Camp 159
Caro 164
Ledrain 167

Achevé d'imprimer

le quatre octobre mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

3. — 2956.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottaw
Date Due

a39003 002461985b

CE PQ 2386
.R12A17 1897
COO READ, HENRI POESIES.
ACC# 1226124